



Pour connaître le vrai bonheur
Il faut aimer un ARTILLEUR

Germaine Le Troëdec

Tenancière des *Délices de l'Orient*

Guéméné-sur-Scorff, 1892. Petit bourg de 1800 âmes, à quarante kilomètres de Lorient, situé en plein milieu des terres. Les bretonnes y portent encore cette coiffe qui s'accommode mal des plafonds bas des maisons en pierre. Tout le monde, ou presque, y parle encore breton. Spécialité : l'andouille. Mes parents, des éleveurs de porcs. Mes grands-parents aussi.

L'instruction obligatoire pour les filles, c'était pas vieux, ça avait pas vingt ans, et ça faisait encore grincer les dents. Qu'est-ce qu'une fille avait besoin d'être instruite ? Disaient tous les paysans, péquenots, bouseux, confits dans leurs certitudes. Pour aller nourrir les porcs, sarcler le potager, déterrer les patates et allaiter les gamins, fallait savoir lire, écrire, compter, connaître son histoire de France et sa géographie ? C'était obligatoire, alors mes parents m'envoyaient de mauvaise grâce - j'étais la seule fille sur sept enfants - à l'école.

Mademoiselle Lemaître a longtemps été mon modèle. Sans elle, je serais sans doute toujours à Guéméné, avec un ivrogne de mari et une chiée de marmots. Mademoiselle Lemaître venait de Caen et avait été affectée ici. Elle sortait de l'École Normale Primaire, autant dire qu'elle avait plus d'instruction que n'importe qui à Guéméné, exception faite de l'instituteur, du médecin et du maire. Bien entendu, elle ne parlait pas un mot de breton, et elle avait le tort d'être intelligente, coquette et célibataire, ce qui à cette époque, au fin fond de la Bretagne, n'était pas spécialement bien vu. J'ai appris plus tard qu'après dix ans, elle avait enfin obtenu sa mutation à Caen. Ces dix années d'enseignement à Guéméné avaient dû être un calvaire pour elle. L'indépendance était à ce prix.

Les cours de mademoiselle Lemaître suivaient strictement le programme : on n'aurait pas pu l'accuser de pervertir l'esprit de ses jeunes élèves. Mais je crois que, même petites, nous nous posions toutes la question : pourquoi se casser le dos à travailler aux champs pour finir à quarante ans vieilles et racornies quand nous avions devant nous une institutrice jeune, avenante et cultivée ? Je crois qu'à cette époque, on a toutes eu l'espoir de devenir comme elles. Pour toutes, sauf peut-être moi, cet espoir a été déçu. Ça va vite : à l'adolescence, au bal de la Saint-Jean, après quelques verres de chouchen et quelques danses, on s'esquive dans la lande avec un grand gars, quelques mois plus tard le ventre s'arrondit, il faut se marier rapidement et ensuite le mal est fait, finis les rêves d'études ou de liberté.

J'étais douée, première de ma classe. Ça ne m'a valu que des reproches de ma famille, pour qui je lisais trop de livres et je ne reprisais pas assez de chaussettes, mais des encouragements souriants de mademoiselle Lemaître.

A treize ans, j'obtenais haut la main mon certificat d'études primaire. Pour des garçons qui travaillaient aux champs sitôt rentrés des cours, c'était déjà un examen difficile, mais pour des filles que l'on décourageait en permanence, c'était encore pire. A la maison, la nouvelle a eu moins d'importance qu'une truie qui se casse une patte. Mademoiselle Lemaître m'a invité chez elle après les cours, m'a offert du thé - j'en buvais pour la première fois - et nous avons parlé un peu du futur. C'était sans doute le plus beau moment de ma vie, plus beau encore que quand Corentin m'avait embrassé derrière l'église. Et mon institutrice a fait bien plus : elle est allée voir mes parents, et les a convaincu que je suive les cours complémentaires. Je pouvais travailler à la porcherie en journée, et aller à l'école le soir. C'était rare de voir de telles

capacités, a-t-elle dit. Impressionnés, mes parents n'ont pas osé lui dire non. Il y a, chez le bouseux de la campagne, un profond respect de l'autorité : le maire, le curé, le maître d'école, le médecin, le gendarme. Elle leur aurait dit de me précipiter dans le puits, ils l'auraient fait sans rechigner. C'est pour cette raison qu'ils ont consenti à ce que je passe deux années de plus à l'école, bien que ma mère ne m'ait pas épargné les remarques caustiques sur mes « capacités », quand je n'allais pas assez vite à son goût pour laver le linge. Déjà, mes camarades, pour les moins laides, étaient fiancées, certaines étaient enceintes, toutes travaillaient pour leur famille, élevaient leurs petits frères et sœurs, s'occupaient du foyer.

Deux ans plus tard, mademoiselle Lemaître m'invita à nouveau chez elle. Avec mes résultats, me disait-elle, je pouvais être admise sans problème à l'École Élémentaire Normale pour institutrices de Rennes. A l'époque, institutrice était un des rares métiers que l'on pouvait exercer quand on était une femme. Depuis, la situation n'a pas beaucoup évolué, mais c'est un autre problème.

Cette fois-ci, mes parents ont refusé tout net. M'envoyer à Rennes ! L'école était gratuite, mais qui paierait mon logement, ma nourriture, mon trousseau ? Hors de question, ont-ils dit. « On n'a pas les moyens », et puis « on a besoin d'elle à la porcherie » : d'un coup, je leur devenais utile.

J'ai tempêté, j'ai essayé de faire valoir mon point de vue. Ça ne m'a valu qu'une paire de taloches. Le soir, dans ma chambre, ma décision était prise. J'ai écrit une longue lettre pour mademoiselle Lemaître, rien pour mes parents. J'ai fait mes bagages, rempli ma petite valise qui ne m'avait jamais servi. A pas de loup, je suis allé prendre, dans le porte-monnaie de ma mère, deux belles pièces de cinq francs. Je m'en veux toujours de ne pas avoir pris plus.

Dans la nuit noire, je suis allé poster ma lettre, et j'ai marché longtemps sur la route de Plouay. Nous étions en 1907 : il n'y avait pas d'automobiles à l'époque, du moins pas dans la campagne reculée de la Bretagne. Au petit matin, une charrette m'a recueilli. J'ai inventé un bobard, comme quoi j'allais à la ville rendre visite à une vieille tante. Je craignais que le paysan ne me dénonce, mais mon plus beau sourire sut le convaincre. Alors c'était ça, notre arme, à nous les femmes, me suis-je demandé ?

L'après-midi, j'arrivais à Lorient.

Au cours de cette première journée en ville, tout s'est joué. Je ne savais pas quoi faire, ni où aller. Mon petit pécule ne suffirait pas à vivre longtemps. Je suis allé dans l'hôtel le plus sordide que j'ai trouvé, expliquant à la tenancière que je voulais une petite chambre, la moins chère possible. C'était une femme entre deux âges, curieusement vêtue, à l'air suspicieux.

- Que faites-vous à Lorient, jeune fille ?

J'inventais une histoire de parents disparus, de tante qui n'avait pas la place pour me loger. Plus je parlais, plus je bafouillais. Visiblement, la femme n'en croyait pas un mot.

- Écoutez, je veux bien vous loger. Seulement, il faudra me payer deux semaines d'avance.

Bien entendu, je n'avais pas assez. Madame Joséphine, comme elle s'appelait, me proposa donc un marché.

- Vous n'avez aucune idée de ce que nous faisons ici, pas vrai ?

Elle avait raison. Les choses de l'amour m'étaient encore inconnues. J'avais bien eu, à Guéméné, quelques idylles furtives, mais

l'intransigeance du curé pendant les confessions sur ces sujets m'avaient convaincu de les éviter, autant que possible. C'était un sujet qu'on n'abordait pas dans la famille. En plus d'être pucelle, j'étais, sur ce point, totalement novice, et je ne voyais pas où voulait en venir madame Joséphine.

Des maquerelles, depuis j'en ai connu beaucoup, suffisamment pour savoir la chance que j'ai eue d'être tombé sur madame Joséphine. Ancienne maîtresse de Napoléon III, disait-on, elle avait compris très tôt qu'il fallait se mettre à son compte et laisser d'autres qu'elles user leur santé. Elle recueillait les pauvrettes des environs, fugueuses, orphelines, reniées par leurs familles et leur offrait un toit, à manger, un salaire. En échange, il nous fallait satisfaire les clients qui venaient là.

Les premiers temps furent difficiles. J'avais tout quitté, et pourquoi ? Mon quotidien consistait toujours à m'occuper des porcs. De liberté, je n'en avais guère, n'osant pas m'aventurer au-dehors par crainte de la police, qui avait toujours à cœur de causer le plus de tracasseries possible aux filles de joie. Qu'allaient-ils faire alors d'une mineure ayant fui la maison familiale...

Cette période d'abattage ne dura guère, quelques mois peut-être ? Je n'avais pas obtenu mon Certificat d'études haut la main et fui ma famille pour être promise à une existence si médiocre. Encore aujourd'hui, je suis heureuse d'avoir fait cette expérience. Si difficile que cela ait pu être, d'enfiler à longueur de journée manœuvres, pêcheurs, ouvriers, artisans et paysans, parfois plus de trente par jour, cela m'a forgé le caractère. Un beau jour, j'ai pris mon courage à deux mains et je suis allé voir madame Joséphine. Je tremblais de tous mes membres, mais j'ai planté mon regard dans le sien et je n'ai pas cillé.

- Je ne compte pas faire ça toute ma vie, ni même un mois de plus. Proposez-moi autre chose ou je m'en vais.

J'ai vu son visage traverser plusieurs expressions. La colère d'abord, puis l'incrédulité, et enfin, du respect. Sans dire un mot, elle m'a demandé de la suivre. Nous sommes allées faire les magasins, à Lorient. Elle m'a fait essayer les plus belles robes, les foulards les plus élégants, les dentelles les plus chères, payant tout cela rubis sur l'ongle. Une coiffeuse s'est occupée de moi, puis une manucure. A la fin de la journée, je me suis admirée dans la glace : je n'avais plus rien de la jeune fille de seize ans qui provenait du fin fond de la Bretagne. J'étais une femme d'une élégance racée, un peu hautaine, de celles qu'on admirait. Pas une putain, ni une fille à marier.

- Peut-être qu'on pourra faire quelque chose de toi, a dit madame Joséphine. Plus de tapin de bas étage pour toi. Ce qu'on te demandera maintenant, c'est du chic. Du chic et du chien. A toi de me rembourser ce que tu m'as coûté.

Je vis défiler sous mes yeux la haute société lorientaise. Tel haut notable m'invitait à dîner, tel autre m'emmenait au théâtre. Ils se montraient avec moi de la plus exquise courtoisie, me traitant comme une grande dame. L'affaire se terminait au lit, bien entendu, mais ils n'étaient pas ces êtres bestiaux assoiffés de plaisir : même dans le plus simple appareil, ils témoignaient d'égards qui me semblaient à moi incongrus. Parfois même, la soirée se terminait sans que j'aie eu à faire quoi que ce soit : le dîner s'achevait, mon galant me baisait la main, me faisait raccompagner par un fiacre - on ne conduisait guère d'automobiles, à l'époque - et madame Joséphine touchait sa commission. Elle m'en reversait une partie, je n'ai jamais su exactement combien, mais la somme était rondelette.

Mes compagnes d'infortune ne tardèrent pas à me jalouser, elles qui continuaient à s'occuper du menu fretin pour un salaire de misère. Tout ce que j'avais eu à faire, moi, c'est demander mieux : on peut toujours se sortir d'une situation pénible, pourvu d'en avoir la volonté.

Lorient ne tarda pas à être trop petit pour moi : les notables n'y étaient guère nombreux, la clientèle peu variée. Un soir, l'un des hommes avec qui je sortais me dit, avec un clin d'œil : « au commissariat, nous avons reçu un avis de disparition avec une description qui vous ressemble fort. Je vous suggère de vous faire oublier quelques temps. »

Les adieux avec madame Joséphine furent surprenants. Pingre comme à son habitude, elle négocia longuement le pécule qu'elle me devait. Elle me recommanda une adresse, à Rennes, elle m'accompagna jusqu'au quai de la gare et me prit dans ses bras avant que je monte dans le train. Chez une femme que j'imaginais si sèche de cœur, cette tendresse m'émua jusqu'aux larmes. C'était la première fois qu'on m'en témoignait.

En 1908, je débarquai à Rennes, grosse capitale régionale. En 1910, trouvant la ville trop petite à mon goût, je la quittais pour Paris. J'avais bien grandi. Plus de mère maquereille pour ponctionner mes recettes et me dire quoi faire : j'avais bien assez d'argent pour mener la vie que je voulais, bien plus d'argent que mes parents avaient pu espérer en gagner, et tout d'abord, je voulais cesser d'être une putain, fut-elle de luxe, pour devenir plutôt femme entretenue. Paris, ville-lumière, allait m'apporter l'aventure que je cherchais. C'était ce qu'on appelle maintenant la *Belle époque*, et c'est vrai que tout avait de quoi séduire. Les boulevards, les grands magasins, le métropolitain, les music-halls, l'opéra, la tour Eiffel, tout cela faisait tourner ma tête de jeune mondaine. C'est aux Folies-Bergères que je rencontrai l'homme qui allait devenir mon premier mari, George Widener. Propriétaire américain d'une prospère compagnie de tramways, sa fortune me laissait tout le loisir de me perfectionner dans ces choses qu'une femme de l'époque ne devait pas faire : l'équitation, la finance ou encore la conduite d'automobiles. George voulut me ramener aux Etats-Unis. J'y parvins en 1912, mais sans lui : sur les canots du *Titanic*, il n'y avait pas de place pour tout le monde. Veuve, mal vue par la famille Widener et ses avocats qui entendaient bien que l'héritage leur revienne, encore traumatisée par le naufrage, âgée de vingt ans et donc encore mineure - quoi que les droits ne fussent guère plus importants, à cette époque, pour les femmes majeures - je comprenais que vivre dans l'opulence ne signifiait pas être heureuse.

Ramenée à Cherbourg aux frais de la *White Star Line*, après de n'avoir vu de New York qu'une chambre d'hôtel luxueuse aux allures de prison, je ne tardais pas à battre le pavé parisien. Ne sachant que faire, ni où aller, je me remis au tapin dans des maisons de passe de Pigalle. Cette fois je n'avais plus de mademoiselle Lemaître ou de madame Joséphine pour rebondir. Je m'aperçus combien ma situation était fragile. Je connus les maquereaux, les Apaches, les malandrins qui attaquaient les tapineuses pour les détrousser, ou se servir à l'œil. La prostitution n'était déjà pas bien belle dans le bordel de madame Joséphine, mais à Paris, elle était encore plus sordide. Ce fut à cette époque que je considérais sérieusement de mettre fin à mes jours, mais le désir de vivre fut plus fort. Ressortie de cette épreuve comme de toutes les autres, un beau jour,

je quittai Pigalle, investis ce qui me restait d'argent dans une nouvelle tenue, une coiffure et une manucure, et allai flâner dans les beaux quartiers.

C'était un beau jour de printemps. Le métropolitain m'amena aux Champs-Élysées et je m'installai à une terrasse afin de profiter du soleil. Les arbres bourgeonnaient, les belles dames avaient sorti leurs toilettes d'été et les hommes se promenaient en veston et bras de chemise. Je commandai un Byrrh et le sourire du garçon de café amena le mien. Je me souviens des fiacres qui remontaient en cahotant l'avenue alors pavée, de cette senteur si typique de crottin de cheval, de liqueurs, de parfums de femme et d'odeurs de cuisine. Je me sentais revivre, loin de la crasse de Pigalle. J'étais bien, tout simplement. Une ancienne page se tournait. Finies les maisons closes ! Me promis-je.

Quand un bel inconnu me demanda s'il pouvait s'installer à ma table, j'eus la petite hésitation de la coquette qui aime à se faire courtiser. Rien que de très habituel pour moi, mais diable ! L'homme savait s'y prendre. Ou plutôt, il avait une façon déroutante de s'y prendre. Un soupçon d'ironie, un rien de nonchalance, un zeste fatalisme, et les manières viriles qui transparaissent sous l'étoffe du gentilhomme.

Moi qui savais si bien vendre mon corps, je me suis refusé à Alphonse, ce premier soir. En me raccompagnant à une adresse que j'avais donnée au hasard, il m'embrassa avec fougue. Quel baiser ! Plaquée contre le mur, le nez chatouillé par sa moustache, frémissante, les yeux clos, je sentis mon cœur cogner à coups désordonnés. Je me souviens de tout. La montre à gousset qu'il portait, le croissant de lune qui se détachait au-dessus de la tour Eiffel, le goût d'absinthe de sa bouche qui m'enivrait tant. Je m'en souviens encore aujourd'hui, presque trente ans après.

Alphonse, mon cher amour.

Alphonse, sombre sac à merde.

C'est peu dire d'Alphonse qu'il m'a sorti de la misère. Il n'a rien su de mon état, et j'ai pris garde à ne lui en rien dire. Putain, je ne l'étais que par nécessité. Je me suis refusée à Alphonse le soir suivant, et aussi celui d'après, jusqu'à ce que le désir devienne intenable. Jamais je n'avais connu pareille chose encore.

Alphonse Morel était jeune inspecteur de police. Il préparait son concours d'entrée aux brigades de police mobiles, dites également « brigades du Tigre ». Cela signifiait sa mutation vers la province, mais peut m'importait. Je l'aurai suivi n'importe où, au bout du monde s'il le fallait.

Il n'y avait qu'un seul endroit où je ne pouvais pas le suivre, ce fut la guerre.

Mon Alphonse fut affecté dans l'artillerie, en tant que sous-lieutenant de réserve. Mobilisé en août 1914, il partit au front après une nuit passée dans les bras l'un de l'autre, à se couvrir de baisers. « L'artillerie, me disait-il, c'est pépère : peu de risques, et l'armée française a le meilleur canon qui soit, le 75. On sera vite rentrés. »

La suite, on la connaît. La première année fut horrible : je vivais au rythme du facteur. J'occupais, seule, l'appartement d'Alphonse dans le quartier latin. Pas guère de moyen de subsistance : « je fais quelques ménages pour gagner de quoi vivre », lui écrivais-je. La réalité était plus prosaïque : j'exerçais, le moins souvent possible mais encore trop à mon goût, le seul métier que je connusse.

Alphonse écrivait dès qu'il le pouvait, je lui répondais de même. Nos

lettres étaient celles de deux amoureux passionnés séparés par la guerre. Je les conservais dans mon corsage pour le garder un peu près de moi. Censure oblige, pas un mot à propos des conditions de vie du front : ce ne fut que plus tard, par les récits de tous les hommes qui avaient subi cette atroce boucherie, que je les connus. Innocente que j'étais, je les sous-estimais. Il faut dire que les journaux étaient rassurants, pas un mot sur les morts, les disparus et les mutilés. Naïvement, je comptais les jours qui me séparaient de la prochaine permission sans penser que peut-être, Alphonse risquait quelque chose.

Le 20 mars 1915, une lettre du ministère de la Guerre m'apprit que le sous-lieutenant Alphonse Morel était mort pour la France aux Éparges, dans la Meuse. En lisant ces lignes, j'eus l'impression que mon cœur allait s'arrêter. En fait, il était déjà arrêté. En l'espace de trois ans je venais de perdre les deux hommes de ma vie : j'avais épousé l'un, l'autre j'en étais amoureuse.

Je commençais à savoir comment réagir face au malheur. Me désespérer ne m'aurait mené nulle part. Je savais qu'au fond de moi, cette blessure ne se refermerait jamais. Autant gérer ma vie du mieux que je pouvais.

Les yeux secs, les entrailles nouées, je fis mon bagage et quittai l'appartement d'Alphonse dans l'heure. Le lendemain, à Marseille, j'embarquai sur un paquebot à destination de l'Indochine.

Dix ans, c'est long, ou court, si l'on veut. De là-bas, j'ai suivi la guerre et la situation en métropole du moins que je pouvais, essayant de ne pas penser à tout ce qui pouvait me rappeler mon ancienne vie. Dix ans, c'est suffisant pour refaire sa vie, pas assez pour oublier. J'ai vu des paysages magnifiques, je me suis lancé dans le commerce d'art asiatique, j'ai été institutrice dans une classe indigène, je me suis mariée, j'ai divorcé, j'ai géré une plantation de riz, piloté mon propre avion. Mes rêves de jeune fille, pas tous mais quelques uns, se sont réalisés. En y repensant, ce furent les plus belles années de ma vie. En les vivant, j'avais l'impression que toutes mes réussites étaient fades comparé à ce que j'avais perdu. C'est ainsi, une vie : des plaisirs brefs, des regrets, des souvenirs.

Je suis revenue en France. Je n'avais pas d'idée précise de ce que je voulais y faire. Après guerre, la société s'était davantage ouverte aux femmes. Le jazz faisait son apparition, la capitale y vivait une seconde jeunesse, on pouvait y danser toute la nuit. Je pensais pouvoir y retourner pour faire autre chose que tapiner. Je voulais changer de vie, encore une fois.

Je me suis installée dans la capitale. Cette fois, j'étais respectable : divorcée, certes, mais majeure, avec un pécule acquis honnêtement en Indochine, dans une société où, après la saignée de la guerre, le travail ne manquait pas. Le destin n'a pas tardé à me rattraper, sous forme d'un gros paquet de lettres apporté par la poste.

« Nous avons le plaisir de vous annoncer que le sous-lieutenant Alphonse Morel a été retrouvé blessé mais en vie dans un hôpital de campagne de Bar-le-Duc. Il sera rapatrié sous peu dans un hôpital de l'arrière », m'informait la première. Les autres lettres étaient toutes d'Alphonse. Il m'aimait toujours et se réjouissait de me retrouver bientôt. Blessé par un éclat d'obus, il espérait bien être réformé définitivement.

Les lettres se succédaient sous mes doigts fébriles, tandis que j'oscillais entre une liesse intense et un chagrin extrême.

« 4 décembre 1915. Pour moi, la guerre est finie ! Le médecin-chef me l'a affirmé et a signé les papiers qu'il fallait. Je brûle d'impatience de rentrer et de te revoir. As-tu reçu mes lettres ?

Voici l'adresse où tu peux m'écrire, les sœurs qui gèrent l'hôpital me font suivre le courrier. »

« 12 novembre 1918. Grâce à Dieu, cette guerre est enfin terminée ! Je suis presque totalement remis de ma blessure, mais ton absence m'est toujours aussi insoutenable. Où es-tu ? Je ne sais même pas si cette lettre te parviendra. »

« 17 avril 1920. Qu'elles sont pénibles, ces journées ! Chaque nuit, je suis assailli de cauchemars. J'ai vu des choses, là-bas, qu'il m'est impossible d'oublier. Que j'aimerais pouvoir me blottir dans tes bras comme nous le faisions jadis ! Six années déjà... »

Plus les années passaient, plus les lettres se faisaient rares. La dernière datait d'un mois à peine.

« Demain, j'épouserai Simone. Je l'aime, et j'espère être heureux avec elle. Je ne veux pas te pleurer toute ma vie, j'espère que cette douleur cicatrisera. Les souvenirs, eux, resteront. Je te souhaite le meilleur, tu le mérites. »

Ma main tremblait tellement que je dus me reprendre à plusieurs reprises pour lire cette dernière lettre. Cette fois, plus possible de retenir mes larmes, qui coulaient chaudement.

Le jour même, j'attrapai de justesse le paquebot pour Hanoï.

Douze ans me furent cette fois nécessaires à trouver le courage de rentrer en métropole. Je me mariaï encore, avec un riche vietnamien, eu un enfant. En le regardant grandir, je savais instinctivement qu'il ne verrait pas longtemps sa mère. Ce démon de la fuite me tenaillait toujours. J'écris toujours quand je peux à Tuan, je l'encourage dans ses projets. Je m'efforce d'être meilleure que ma propre mère, même si je sais que je suis loin d'être parfaite. A quarante-cinq ans, je m'estimais trop vieille pour le faste de la capitale, faste bien terni d'ailleurs. Finie la belle époque, finies les années folles. La récession était passée par là. Le spectre d'une nouvelle guerre se profilait alors que les plaies de la précédente n'étaient pas encore pansées. Je revins à Lorient. Du rade de madame Joséphine, plus aucune trace. J'investis mes économies dans un café, ou plutôt une maison close. J'avais passé l'âge de faire le métier moi-même.

De l'Indochine, j'avais gardé un goût prononcé pour la culture asiatique. Je décidais d'appeler mon lupanar « les Délices de l'Orient », et au cours de fréquents voyages à Paris, chez les antiquaires, je tâchais de dénicher des bibelots rares pour meubler mon établissement. Et c'est à Paris que je le rencontrai à nouveau, en 1939, par le plus grand des hasards.

Il avait changé, en vingt-cinq ans. Moi aussi, je devais avoir changé. Un peu empâté bien sûr, un peu grisonnant, la moustache s'était amincie, l'habillement s'était mis à la page. Nous nous sommes retrouvés tout bêtes, devant une vitrine, ne sachant pas trop quoi nous dire. Nous sommes allés prendre un café, nous raconter un peu nos vies, des anecdotes sans intérêt. Je lui parlai un peu de l'Indochine, pas un mot au sujet des « Délices de l'Orient », bien entendu. Il m'a parlé de sa carrière, de sa blessure, de sa femme avec qui il n'arrivait pas à avoir d'enfants. L'atmosphère était électrique, indéfinissable. La gêne était palpable, mais nous n'arrivions pas à nous quitter. Pas après tout ce qui était, ou n'était plus, entre nous. Deux vieux amants qui se retrouvent après vingt-cinq ans.

« On n'a qu'une vie ». Je ne sais plus lequel de nous deux a murmuré cette phrase, ni qui a pris l'initiative, mais j'ai senti à nouveau ses lèvres contre les miennes. C'est un cœur de jeune fille qui s'est

remis à battre, un corps de jeune fille qui s'est donné à lui dans cette chambre d'hôtel. Ses caresses étaient les mêmes, ses mots tendres n'avaient pas changé. C'est comme si nous prenions une revanche sur la vie et ses coups bas.

- Pourquoi es-tu partie ? Me demanda-t-il en me giflant sans méchanceté. Pourquoi tu m'as laissé tomber tout ce temps ?

- Je te croyais mort. J'ai reçu une lettre annonçant ta mort, et je suis partie vivre à l'étranger. Je n'ai su que tu étais vivant, et marié, qu'à mon retour. Pourquoi tu as fait ça ? Lui demandai-je en le giflant à mon tour, avant de l'embrasser. Pourquoi tu t'es marié ? Tu ne savais pas que je t'attendrais ?

Pleurant, nous disputant, nous embrassant, nous passâmes ainsi la nuit. Merveilleuse et cruelle nuit ! Si j'étais restée à Paris un mois de plus, en cette année 1915... si j'étais rentrée un an plus tôt... si la guerre... si Simone... si moi... si nous...

Au petit matin, il se rhabilla. Il devait retrouver sa femme, cette Simone que je ne connaissais pas mais que je haïssais profondément. Je lui ai fait promettre que nous nous reverrions. Vingt-cinq ans étaient perdus, mais je ne voulais pas en perdre davantage. Les mois qui suivirent, je revins souvent à Paris. Les filles des « Délices de l'Orient » devaient se demander quelle mouche me piquait. Alphonse et moi nous promenions au soir, main dans la main, sur la butte Montmartre avant de terminer la nuit l'un contre l'autre dans un hôtel quelconque. Une fois rentrée à Lorient, je lui écrivais à la poste restante, pour que sa femme ne trouve pas le courrier. Je ne savais pas où menait cette relation, mais je m'en fichais pas mal.

La guerre grondait à nouveau. Égoïstement, je me pensais que cette fois, Alphonse était trop vieux pour y aller. On ne me l'enlèverait pas cette fois, les jeunes pouvaient bien aller se faire tuer. Elle éclata sans éclater, au grand soulagement de tous : pas d'offensive, ni française ni allemande, plusieurs mois d'un statut quo faussement rassurant. Le 22 juin 1940, après une guerre éclair qui m'apporta mon lot de frayeurs sur le sort d'Alphonse, mon petit commissaire, les soldats allemands défilaient à Lorient, au pas de l'oie.

Tout d'abord, ça ne changea rien. Souteneuse était un métier dans lequel il fallait aplanir mille petites difficultés : avec la police, les autorités sanitaires, les clients mécontents, ceux qui viennent prendre la caisse, et tous les gens enfin qui ne comprennent pas qu'une femme puisse gérer seule une affaire, sans un maquereau pour l'aider. Les Allemands n'étaient qu'une administration supplémentaire avec laquelle traiter. Je ne m'intéressais pas à la politique, et je ne m'y intéresse toujours pas : leur présence m'était indifférente. Après quelques jours de flottement, j'ai obtenu de la part de l'occupant l'autorisation d'exercer, et même de recevoir des soldats allemands à condition que mes filles se soumettent à des contrôles d'hygiène stricts. J'ai fait ce que fait tout chef d'entreprise à qui on édicte de nouvelles contraintes : j'ai courbé l'échine et accepté.

C'est en octobre 1941 que ça a basculé. Je n'avais pu voir Alphonse qu'une fois l'année passée, malgré une correspondance abondante. Dans une lettre, il m'écrivit qu'il venait d'obtenir une mutation à Lorient, et que nous pourrions nous voir plus régulièrement. Il envisageait même de divorcer d'avec Simone. Cette nouvelle aurait dû me remplir de joie, mais j'étais terrorisée à l'idée de lui annoncer ce que je faisais à Lorient. J'avais accompli de nombreux métiers,

fait pas mal de choses dans ma vie : il n'empêche, j'avais commencé pute, je finissais maquerelle. Fermer les « Délices de l'Orient » en vitesse ? Je ne pouvais pas m'y résoudre, à cause de Mathilde et Geneviève. Les deux petites travaillaient dans mon rade, ce n'était pas le meilleur métier du monde mais elles avaient un toit et mangeaient à leur faim, ce qui était loin d'être le cas de tous en ces temps troublés. Tout dire à Alphonse ?

Je n'ai pas eu le temps de faire quoi que ce soit. Une semaine plus tard, je voyais Alphonse, accompagné de flics lorientais, entrer aux « Délices de l'Orient ». J'étais dans l'ombre du bar, il ne m'avait pas reconnue. Il s'avança, présenta sa carte.

« Commissaire Morel, je suis votre humble serviteur, gouailla-t-il. Je suis nouveau en ville, et je venais comme qui dirait m'assurer que... »

Il ne termina pas sa phrase en me voyant. Je ne dis rien. Ses yeux s'écarquillèrent, j'y vis un profond dégoût. Il tourna les talons sans dire un mot. Geneviève était là, à me fixer avec son regard de cocker abandonné. Je lui ai ordonné, le plus sèchement possible, d'aller passer un coup de serpillière dans les chambres. Une fois seule, je n'ai pas pleuré. Pleurer, c'est un truc de jeune midinette. Je ne suis plus qu'une vieille maquerelle aigrie.

J'ai essayé d'arranger les choses. Je lui ai écrit, à sa nouvelle adresse. J'ai essayé de lui téléphoner au commissariat. Je l'ai attendu à sa sortie, en pleine nuit, mais il m'a fui à chaque fois. Dans une ultime lettre, j'ai mis ce qu'il me restait de tripes. Je lui ai dit que je l'aimais toujours, qu'il n'avait qu'un mot à dire et que je le plaquais, ce bordel. Jamais je l'avais trompé, Alphonse, et lui, pouvait-il en dire autant ?

Il a renvoyé ma lettre, barrée d'un rageur « n'habite plus à l'adresse indiquée ». J'y ai reconnu son écriture.

Alphonse, sombre sac à merde.

Lorient, dimanche 30 novembre 1941

Si vous regardez autour de vous, la vie est moche. L'amour permet d'en atténuer parfois la laideur : ce n'est pas donné à tout le monde, ni tout le temps. Comme une vieille horloge usée, je continue à fonctionner sur la force de l'habitude. J'ai pris des coups durs, dans la vie. Ce n'est qu'hier que j'ai appris à les rendre.

La Simone, elle a dû faire une drôle de tête en lisant ma lettre. Aucune chance qu'Alphonse l'ait interceptée, j'ai demandé à Geneviève de lui porter en main propre, pendant qu'Alphonse était au turbin. J'ai pas été tendre question détails. Une vieille maquerelle, ça en connaît des choses ; une amante éconduite aussi. Puisqu'il faut foutre aux chiottes trente ans d'amour, allons-y sans rechigner. Je laisserai à une autre que moi le soin de tirer la chasse.

Mon bordel, c'est tout ce qui me reste. Son mobilier usé, ses tentures, ses antiquités asiatiques, ses filles. Quel homme n'est jamais allé au bordel ? Que celui-là nous jette la première pierre. Mais il faut à ces messieurs des épouses charmantes à présenter à leurs amis, des maîtresses de maison dociles qui leur reprisent leurs chaussettes et des putains pour leur vider les couilles. Que ces dernières soient traitées encore plus mal qu'un de leurs porcs ne semble choquer personne. Que des curetons ou des bigotes mal-baisées se signent en nous voyant, passe. Que des hauts notables

pédés poussent des cris d'orfraie en évoquant pudiquement « la prostitution », passe. Mais qu'Alphonse... non, rien. N'y pensons plus. La vie ne tient décidément pas ses promesses.

Mes petites, je les bichonne. A la manière de madame Joséphine, sans doute, la manière dure : quand elles en auront marre, elles quitteront la baraque, et une partie de moi-même sera soulagée de les voir chercher une vie meilleure, l'autre partie sera triste. Je mets de l'argent de côté pour elles, pour ce jour. Les jeunes putains, ça ne sait pas gérer son fric. Ça dilapide tout, se condamnant ainsi à tapiner jusqu'à être trop vieille. Mathilde et Geneviève, elles sont putes parce qu'elles n'ont pas réussi à être infirmières ou institutrices. Une grossesse hors mariage, un garçon qui se débîne, un avortement clandestin à rembourser, une famille qui se débarrasse d'une fille, c'est tellement facile de rentrer dans le business !

Geneviève a ramené un garçon aujourd'hui. Un jeune, plutôt beau type mais avec un grand courant d'air entre les deux oreilles. Elle a raconté une histoire de cousin rendu un peu con par un bombardement. C'est vrai que les bombes pleuvent dans la région en ce moment, mais je sais reconnaître quand on me ment. Là, c'était le cas, mais je devais un service à Geneviève, pour avoir porté la lettre à l'autre morue de Simone. Qu'elle planque son jules ici quelques jours, si ça lui chante, tant qu'il file un coup de poigne pour entretenir la thurne. Je voudrais lui dire qu'il la rendra malheureuse, mais faut peut-être lui laisser encore deux ou trois illusions, à la pauvrete.

Mathilde, elle, elle est intelligente. Je ne sais pas trop ce qu'elle fait là. Un jour, comme je l'ai fait, je l'espère, elle viendra me dire : « je ne veux plus jamais faire ça », et alors, je me le promets, je lui trouverai autre chose, n'importe quoi. Mais faut qu'elle passe le pas, faut qu'elle me le demande elle-même. Avant, elle ne serait pas prête.

Vendredi 5 décembre 1941

Inamovible, je trône derrière mon comptoir. Je ne bouge plus, c'est le monde qui bouge autour de moi. Mes deux filles, Mathy et Jenny - leur petit nom de scène - vont, viennent, prennent des clients, les emmènent dans des chambres, repartent. Aujourd'hui, on a André, un petit jeune. Il bosse dans la conserverie voisine et arrive à barboter du poisson en conserve qu'il me revend sous le manteau. Tant qu'il ramène pas de maquereau, ça me va. Les *Délices*, c'est un bordel mais aussi et avant tout un bar. On peut pas laisser les clients mourir de faim, on baise mal le ventre vide. Je suis bien obligée de faire un peu de marché noir pour alimenter tout ça.

André abuse du cidre, ce soir, et il reluque Mathilde plus que d'habitude. Il va sauter le pas ce soir, ou je m'y connais pas.

Henri Chagrol est passé, tout à l'heure, voir Mathilde. Dans la vie, il est flic, j'ai pas pu m'empêcher de penser à Alphonse. Vivement que je sois vieille et que je perde la mémoire.

Il y a aussi deux boches, Otto « Herr Professor » et Wolfgang. Otto est un vieux, la cinquantaine, un Allemand toujours en civil. Il est poli, il sourit, il parle français et paie rubis sur l'ongle. Wolfgang est un jeune, un marin, en uniforme. Pour me dépanner, il m'amène quelques vivres issus des stocks de l'armée allemande : du schnaps, du pain, du rouge à lèvres, des bas de soie, qu'il nous refile

à des prix dérisoires. Tout boche qu'il soit, il est le bienvenu et il revient quand il veut. C'est Geneviève la régulière de ces deux-là, même si aujourd'hui c'est Mathilde qui prend le Professor. Momo fait ce que je lui dis de faire. Je fais en sorte qu'il ne soit pas trop en salle, ça fait fuir la clientèle. Faut que je pense à aller voir Geneviève pour lui demander combien de temps on va se le coltiner, son mongolien, on commence à être serrés ici. Il est sept heures. Wolfgang a vidé ses burettes et attend au bar on ne sait quoi. André est en train de perdre son pucelage avec Mathilde. Otto a dû s'endormir dans sa piaule. Momo est parti se débarbouiller. Je me suis absentée pour aller chercher un jambon à la cave, mais il y a si peu de monde. Avant-guerre, c'était autre chose. Maintenant, avec le couvre-feu, on ferme à huit heures. Personne ne danse plus sur l'électrophone, les clients boivent tristement, baisent tristement, s'en vont tristement. Et ce soir, moi aussi j'ai l'âme triste.